



**HAL**  
open science

## L'atelier Favier après les Favier. Un atelier en grotte à la rue du Prix

Olivier Ginouvez, Jacques Thiriot

### ► To cite this version:

Olivier Ginouvez, Jacques Thiriot. L'atelier Favier après les Favier. Un atelier en grotte à la rue du Prix. VAYSSETTES, Jean-Louis; VALLAURI, Lucy. Montpellier, terre de faïences : Potiers et faïenciers entre Moyen Âge et XVIIIe siècle, Silvana Editoriale, pp.446-448, 2012, Archéologie de Montpellier Agglomération, 3, 978-88-366-2264-1. halshs-01386898

**HAL Id: halshs-01386898**

**<https://shs.hal.science/halshs-01386898>**

Submitted on 5 Jul 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# Montpellier

## Terre de faïences

Potiers et faïenciers  
entre Moyen Âge et XVIII<sup>e</sup> siècle

# Sommaire

## Introductions

- 17 Montpellier, terre de faiences :  
des fouilles aux musées  
*Jérôme Farigoule, Lionel Pernet*
- 22 Montpellier à la lumière de l'archéologie  
*Olivier Ginouvez*
- 28 Cent cinquante ans d'érudition  
*Jean-Louis Vayssettes*

## Chapitre I

- 35 **Des céramiques et des hommes  
entre XIII<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles**
- 36 **I.I** Le vaisselier montpelliérain au Moyen Âge  
*Marie Leenhardt, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes*
- 62 **I.II** Les potiers de la fin du Moyen Âge  
*Jean-Louis Vayssettes*
- 67 **I.III** Les ateliers du Moyen Âge  
aux événements de 1562  
*Jean-Louis Vayssettes*
- 72 **I.IV** Un atelier hors la porte de la Blanquerie  
*Jean-Louis Vayssettes, Guergana Guionova, Lucy Vallauri*
- 99 **I.V** La langue et la plume des greffiers  
*Jean-Louis Vayssettes*

## Chapitre II

- 109 **Un goût de Renaissance**
- 110 **II-I** Le renouvellement des hommes,  
des formes et des couleurs  
*Jean-Louis Vayssettes*
- 113 **II-II** Pierre Estève et les vases peints  
*Jean-Louis Vayssettes*
- 128 **II-III** Des ateliers intra-muros  
*Jean-Louis Vayssettes*
- 134 **II-IV** Ollivier Père & fils à la Valfère  
*Jean-Louis Vayssettes*
- 136 **II-V** Des courses d'acanthes et des fonds bleus  
*Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes*

	<b>Chapitre III</b>		<b>Chapitre V</b>
161	<b>Le retour dans les faubourgs</b>		<b>443 Les ateliers satellites de la Manufacture</b>
162	<b>III</b> Le retour dans les faubourgs <i>Jean-Louis Vayssettes</i>	444	<b>V-I</b> Les « autres particuliers... qui font de la fayance » <i>Jean-Louis Vayssettes</i>
166	<b>III-I</b> L'atelier de Gervais puis de Pierre Favier <i>Jean-Louis Vayssettes, Olivier Ginouvez, Jacques Thiriot, Marie Leenhardt, Lucy Vallauri</i>	445	<b>V-II</b> L'atelier Favier après les Favier <i>Jean-Louis Vayssettes, Olivier Ginouvez, Jacques Thiriot, Marie Leenhardt, Lucy Vallauri</i>
224	<b>III-II</b> Une grotte dépotoir au Pila-Saint-Gély <i>Jean-Louis Vayssettes, Marie Leenhardt, Lucy Vallauri</i>	458	<b>V-III</b> La fin de l'atelier Boissier <i>Jean-Louis Vayssettes, Marie Leenhardt, Lucy Vallauri</i>
250	<b>III-III</b> Les Boissier au Pila-Saint-Gély <i>Jean-Louis Vayssettes, Olivier Ginouvez, Jacques Thiriot, Marie Leenhardt, Lucy Vallauri</i>	472	<b>V-IV</b> L'atelier de François Colondres dans l'enclos du Saint-Esprit <i>Jean-Louis Vayssettes, Olivier Ginouvez, Jacques Thiriot, Guergana Guionova, Lucy Vallauri</i>
301	<b>III-IV</b> Les collections revisitées <i>Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes</i>	493	<b>V-V</b> Bourcier, un Nivernais au faubourg Saint-Jaume <i>Jean-Louis Vayssettes</i>
322	<b>III-V</b> Les ateliers du Courreau <i>Jean-Louis Vayssettes</i>	494	<b>V-VI</b> Une faïencerie au cours des Casernes <i>Jean-Louis Vayssettes</i>
	<b>Chapitre IV</b>		<b>Chapitre VI</b>
337	<b>La Manufacture royale et les autres</b>	497	<b>La dispersion et le retour</b> <i>Jean-Louis Vayssettes</i>
338	<b>IV-I</b> De la fabrique à la Manufacture royale <i>Jean-Louis Vayssettes</i>	498	<b>VI-I</b> Le déclin et la concurrence étrangère
342	<b>IV-II</b> Le goût montpelliérain à la fin du règne du Roi Soleil <i>Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes</i>	500	<b>VI-II</b> L'impossible retour au « pays natal »
388	<b>IV-III</b> L'esprit des Flandres <i>Henri Amouric, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes</i>	503	<b>VI-III</b> Des vases fleuris bleus à la polychromie
410	<b>IV-IV</b> La fin de la Manufacture royale <i>Jean-Louis Vayssettes</i>	506	<b>VI-IV</b> Le renouveau de la faïence au xx <sup>e</sup> siècle : de l'erreur historique à la production rêvée
412	<b>IV-V</b> L'approvisionnement de la Manufacture en matières premières <i>Jean-Louis Vayssettes</i>		<b>CONCLUSION</b>
415	<b>IV-VI</b> La commercialisation des faïences <i>Jean-Louis Vayssettes</i>	512	<b>Sur les chemins de la mémoire, réécritures et perception d'une histoire</b> <i>Henri Amouric, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes</i>
417	<b>IV-VII</b> Les vestiges de la Manufacture <i>Jacques Thiriot, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes</i>	514	<b>Annexes</b>
426	<b>IV-VIII</b> À la mode de Berain <i>Jean-Louis Vayssettes, Lucy Vallauri</i>	516	<b>L'APPORT DE L'ARCHÉOMÉTRIE</b> Les analyses géochimiques des pâtes <i>Yona Waksman, Valérie Merle-Thirion</i>
		524	Liste des pièces de collections exposées
		533	Glossaire
		535	Bibliographie
		545	Index

### III

## Le retour dans les faubourgs

Jean-Louis Vayssettes

Le règne de Henri IV marque un retour de la paix après plusieurs décennies de guerre civile. Cette tranquillité momentanée rassure et quelques artisans réoccupent progressivement les faubourgs. Deux d'entre eux seront plus particulièrement investis : le faubourg du Pila-Saint-Gély et celui du Courreau (fig. 1).

Dès 1595, Gervais Favier et Raymond Boissier choisissent

le faubourg du Pila-Saint-Gély et achètent des parcelles en bordure du chemin menant de Montpellier à Nîmes. Ces réinstallations précoces restent isolées et les potiers, pour la plupart, demeurent et travaillent toujours à l'abri du rempart. Ce n'est qu'après le siège de la ville par Louis XIII et la soumission des Montpelliérains que les faubourgs du Pila-Saint-Gély et du Courreau se repeuplent

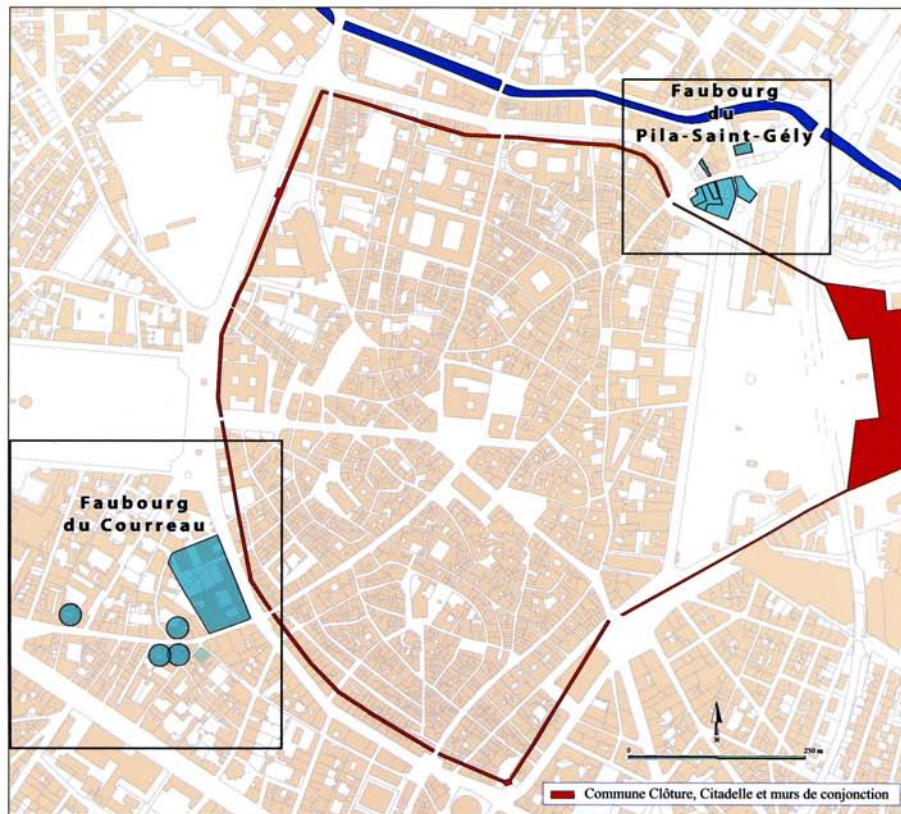
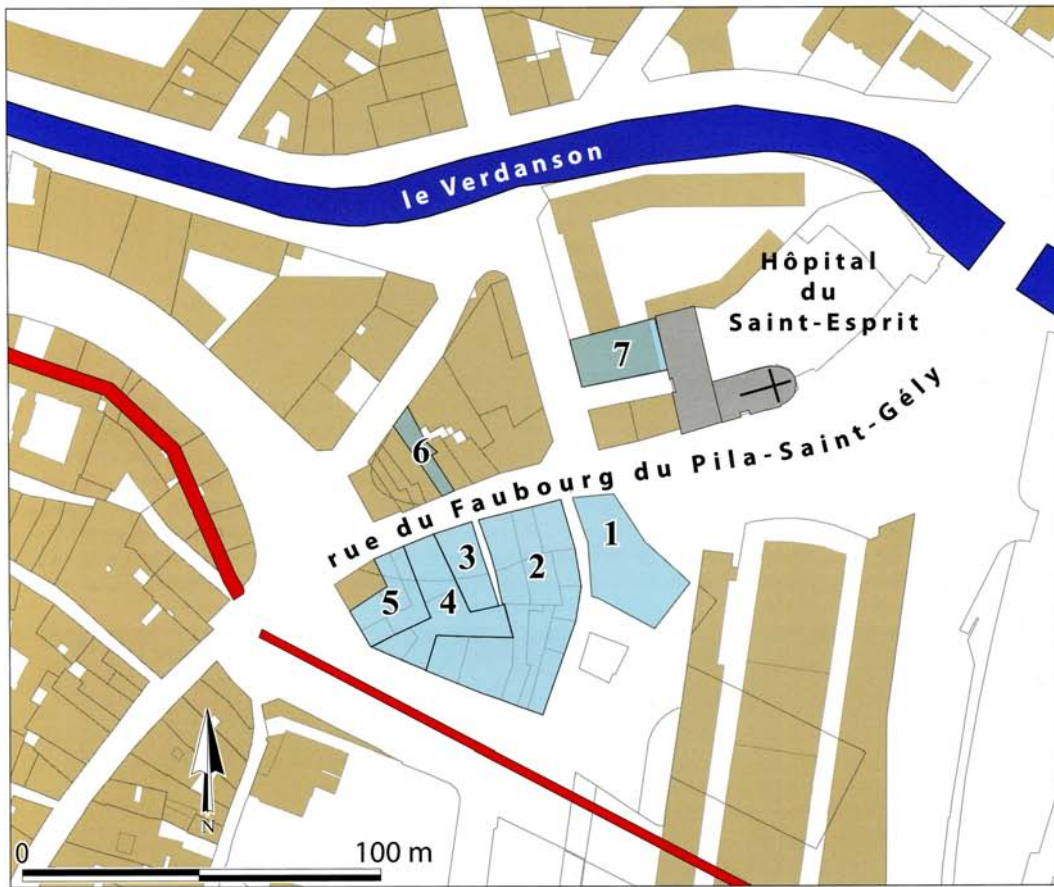


Fig. 1  
Plan de situation  
des faubourgs du  
Courreau et du  
Pila-Saint-Gély



**Fig. 4**  
**Plan de situation III**  
 Les ateliers du  
 Pila Saint-Gély  
 1. Atelier Favier  
 2. Les ateliers de  
 la famille Boissier  
 3. Maison de François  
 Colondres  
 4. Atelier Chapus  
 5. Atelier de Jean  
 Labadie puis d'Antoine  
 Colondres enfin de  
 Marc Espinas  
 (ancienne propriété  
 Courbessas)  
 6. Atelier Montaud  
 7. Atelier de François  
 Colondres (xviii<sup>e</sup> siècle)

## L'atelier Favier après les Favier

### V-II-1

#### Claude Rolland et sa veuve au Pila-Saint-Gély (JLV)

Après le décès de Guillaume Favier, plus aucun potier portant ce patronyme ne dirige l'atelier du Pila-Saint-Gély qui reste toutefois entre les mains de ses héritières, d'abord sa veuve Marguerite Verdier, puis ses filles toutes deux prénommées Jeanne, l'une épouse de Pierre Chanard et l'autre de Charles Blouquier (cf. p. 165, fig. 4, plan de situation III n° 1 ;).

Le 10 avril 1680, Marguerite Verdier loue la fabrique en même temps que son privilège de veuve à Antoine Trachau, compagnon potier de terre, pour 3 ans moyennant 51 livres par an. Le contrat donne un état sommaire des lieux et, à cette époque, il est question de « boutique, rière boutique, buscher, fours, patus [...], se réservant ladite Verdier le passage pour aller au jardin de ladite maison et la faculté de la cave pour son usage particulier tant seulement ». La cave mentionnée désigne, semble-t-il, la galerie creusée en partie sous la maison et sous la rue du Prix. À partir du 1<sup>er</sup> octobre 1682, le potier Charles Barrieu occupe les locaux<sup>4</sup>. Le bail est régulièrement renouvelé, en 1688 et 1692<sup>5</sup>, et il demeure sur place jusqu'à sa mort survenue en 1696. Les parties louées consistent « en deux chambres hautes plus la boutique, fours, buscher, pastus et jardin, ensemble la cave à la réserve d'un réduit qui est en icelle, lequel réduit lesdits propriétaires se réservent avec la faculté d'y aller quand bon leur semblera ». Les espaces libres sont agrémentés de vignes cultivées en treilles, d'un bassin ou « pesquier » et de cuves de pierre ou « piles » alimentés par les eaux du puits. Barrieu s'engage à entretenir le tout en bon état, y compris « les treilles, piles et pesquié avec ses canals versant du puits et avec la polie dudit puits ». Dans les derniers contrats, le notaire indique qu'il existe, à cette époque, « deux fours à cuire la terraille » et, non loin de ceux-ci, un « laigné » qui désigne probablement un hangar pour le bois à brûler. Après la mort de Charles Barrieu, les héritiers de Pierre Chanard baillent l'atelier en arrentement au potier François Fabre. Le

contrat est prévu pour une durée de 5 ans commençant le 1<sup>er</sup> février 1697<sup>6</sup>. C'est encore l'occasion pour le notaire d'énumérer les diverses pièces de l'atelier : « une partie de maison [...] consistant en un membre appelé lenier qui confronte la rue qui va du fauxbourg au fossé de la ville, plus en tous les couverts, fours, cave, boutique, arrière boutique, patus, puits et jardin, et en deux chambres qui regardent le chemin de Salicattes ». Comme la plus grande partie de l'atelier est orientée du côté d'un chemin secondaire, le chemin de Salicate (rue de la Charité), les bailleurs donnent l'autorisation à Fabre « de mettre quelques pièces de ses ouvrages pour montrer sur le tablier de la boutique tenue par Deshons » qui s'ouvrait sur le grand chemin de Nîmes où le chaland était bien plus considérable.

Pendant plusieurs décennies, on ne trouve plus de mention de l'atelier. Pourtant celui-ci reste actif et est loué au faïencier Claude Rolland, d'après quelques documents rédigés après sa mort survenue le 3 avril 1742 (Thuile 1943, p. 283 à 285). Claude Rolland est originaire de Nevers, où il épouse à la paroisse Saint-Sauveur, en premières noces, Jeanne Boussard le 9 mai 1713. Il demeure à Montpellier depuis plusieurs années lorsqu'il se marie avec Jeanne Chaumelin en 1719<sup>7</sup>. Après 1742, Jeanne Chaumelin, veuve, prend la relève de son défunt mari comme le lui permettent les statuts du corps de métier. Elle emploie dans sa fabrique, en 1744, le compagnon Pierre Milhe et qui eut quelques démêlés avec la justice. Ce dernier, après avoir molesté son ancien maître Antoine Boissier, s'était : « enfuit dans la traverse de la veuve Rolland où il travaille »<sup>8</sup>. Les procès verbaux confirment bien que la boutique tenue par « la veuve Rolland, fayancière de Montpellier » est située dans le faubourg du Pila-Saint-Gély et qu'à l'arrière se trouve le « fossé où l'on tire le prix ». Quatre ans plus tard, un garçon faïencier du nom de Guillaume Rostan, natif de Fayance diocèse de Fréjus, travaillant depuis quatre ans chez la veuve Rolland, est appelé à témoigner à propos d'une rixe survenue dans la cour de la Boucherie. La Boucherie est installée après 1682, à l'emplacement de la Charité, et donne sur l'ancien

**Fig. 1**  
Plan de la grotte aménagée et emplacement de la sépulture, au sud du four à chaux.

chemin de Salicate, juste en face de l'ancien atelier Favier<sup>9</sup>. Enfin le procès-verbal d'une affaire de 1758, donne une précision topographique supplémentaire à propos de la maison de la veuve Rolland, « laquelle maison est du côté droit en sortant de la ville et dans la part antique »<sup>10</sup>.

Le bien des Favier reste entre les mains des descendants des filles de Guillaume jusqu'au 7 septembre 1770. Ce jour-là, Étienne Blouquier, négociant de Montpellier et procureur fondé d'Antoine Chanard, négociant de la ville de Marseille, vend à Maximin Bretton, de Montpellier, la maison, pour le prix de 4 000 £<sup>11</sup>. Celui-ci la conserve pendant un an puis la vend le 6 septembre 1771 à Raymond Jaoul<sup>12</sup>. Le contrat mentionne que la veuve Rolland et le nommé Baptiste, faïencier, locataires d'une partie de la maison, doivent la somme de 254 livres, 8 sols, 4 deniers due pour 14 mois et 6 jours de rente. Cinq jours après, pour se libérer de cette dette, Jeanne Chaumelin, alors très âgée, cesse toute activité et, « en la présence et du consentement de Nicolas Baptiste régissant la fabrique de ladite fayance », vend audit Raymond Jaoul, « tous les effets et outils servant à ladite fabrique ensemble les crus et bisquite ». Parmi les témoins se trouve Valentin Rey, peintre en faïence<sup>13</sup>. Quel usage Jaoul fit-il des outils de la faïencerie ? Les a-t-il revendus ? A-t-il loué l'atelier à un autre artisan ? À ce jour, aucun texte n'est venu donner de réponse. Le bien reste la propriété de Jaoul, et sa veuve en hérite après son décès puisque sur le cadastre du début du XIX<sup>e</sup> siècle, la parcelle n° 242, consistant en une maison et une cour, est enregistrée au nom de Querelle, veuve de Raymond Jaoul.

#### V-II-II Un atelier en grotte à la rue du Prix (OG, JT)

L'activité de la famille Favier s'est arrêtée en 1679 avec la mort de Guillaume. Dans un espace dont les confronts hérités de la fin du Moyen Âge demeurent inchangés jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, les indices stratigraphiques font défaut pour apprécier la nature de l'occupation après la mort de Guillaume Favier et la location concomitante de son officine. Les seuls vestiges postérieurs au décès de l'artisan ont été mis au jour dans la partie méridionale de la fouille. Ils témoignent de la fréquentation de pièces troglodytiques creusées dans les sables astiens, appelés localement *saffre*, qui constituent le socle géologique d'une large partie de l'agglomération (fig.1). Les deux excavations protéiformes contenaient des mobiliers dans les remblais qui attestent d'une poursuite de l'activité céramique dans le courant du XVIII<sup>e</sup> siècle. Là encore, les données archéologiques confirment les textes qui précisent que la famille reste propriétaire des lieux et loue la fabrique à d'autres faïenciers. Les

structures de l'atelier postérieures à 1679 n'ont pas été reconnues par la fouille réalisée en 2000. Quoi qu'il en soit, il est exclu d'envisager la poursuite de l'activité à l'emplacement mêmes des quatre fours primitifs. Il faut donc chercher ailleurs. Peut-être au-dessus des cavités, là où les constructions ultérieures ont arasé les installations par terrassement et nivellement, notamment la création d'un parc de stationnement en 1960.

L'entrée d'une première cavité a été repérée à l'aplomb de la limite mitoyenne avec l'ancienne parcelle Favier et la rue du Prix. La porte, murée à une date récente, dont le remplissage situé à l'arrière n'a pas été fouillé, était accessible par une rampe aménagée dans le comblement d'abandon du four à chaux. Elle ouvrait sur une pièce ou un couloir communiquant avec la deuxième cavité observée plus au sud.

La fouille s'est développée dans un secteur déjà touché par les travaux de 1960 et partiellement terrassé

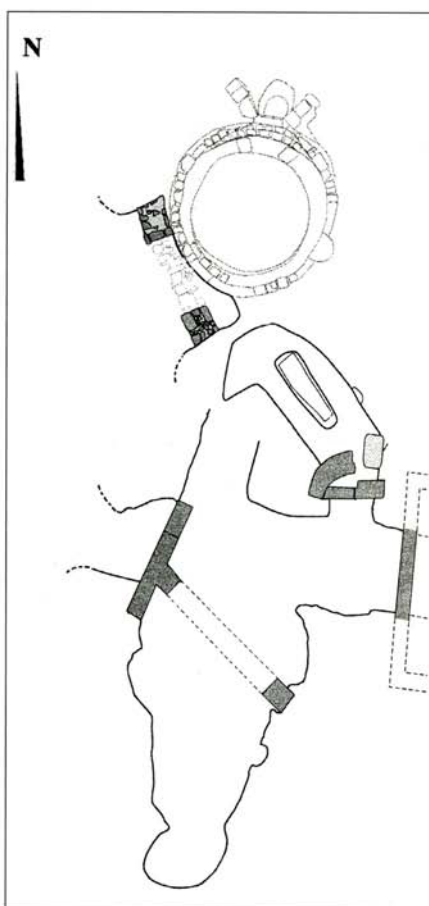






Fig. 2  
Le départ de l'arc  
dans la grotte à  
l'ouest, devant  
l'obturation d'un  
boyau

lors des aménagements préparatoires à la construction de l'escalier du Corum. L'excavation méridionale a été explorée sur une surface voisine de 24 m. Autant dire que son plan ainsi que la chronologie de son occupation et de son extension échappent pour l'essentiel.

La pièce principale se développe, suivant un axe nord-sud, sur une longueur de 9 m et mesure 4 m à son point le plus large. Elle s'ouvrait sur des couloirs, également creusés dans le *saffre*, qui n'ont été que très partiellement fouillés. Seule une forme de diverticule accessible depuis l'amorce du couloir oriental a pu faire l'objet d'un dégagement et d'une fouille exhaustive.

Les sondages ouverts ont révélé la présence d'une stratigraphie couvrant les XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ; les lieux étaient desservis jusqu'à une date récente par une volée droite d'escalier accessible depuis le rez-de-chaussée d'une maison détruite quelques mois avant le début de la fouille. Des observations ponctuelles ne restituent pas la trame d'une longue occupation durant laquelle des phases de creusement ont vraisemblablement alterné avec des phases de condamnation et de confortation des parois.

L'exhaussement progressif des surfaces de circulation à l'intérieur des espaces est lié à des aménagements internes, tels la construction puis la démolition de murs.

C'est le cas d'une importante maçonnerie qui condamne tardivement le départ d'un couloir vers l'ouest et sur laquelle s'appuie un arc diaphragme, en pierres de

taille, soutenant la voûte de la principale pièce de la cavité (fig. 2). Le couloir fermé par cette maçonnerie a été remblayé de l'excavation depuis l'arrière de la maçonnerie ce qui signifie qu'il avait un autre accès.

De rares aménagements ont été mis au jour au sein des différents espaces. L'un des sondages a révélé la présence d'une petite fosse circulaire associée au premier niveau de sol de la salle souterraine. D'un diamètre de 1 m, pour une profondeur de 2 cm, l'excavation présente un surcreusement central profond de 10 cm pour un diamètre de 50 cm. L'hypothèse d'un ancrage pour un tour a été envisagée comme cela a déjà été observé dans des ateliers encore actifs au XX<sup>e</sup> siècle à Dieulefit (Amouric, Thiriot, Vayssettes, 1995).

Plusieurs rigoles convergeant vers une fosse de plan rectangulaire (77 × 52 × 43 cm) servaient probablement à recueillir les eaux d'infiltration. L'excavation abritait sans doute un récipient chargé de recueillir les eaux et de les stocker pour un usage ultérieur.

Dans le diverticule le plus septentrional s'est produite la découverte la plus inattendue. En effet, sous le niveau de sol, deux sépultures ont été creusées dans l'axe du passage. La plus ancienne est celle d'une femme adulte déposée dans un cercueil (fig. 3). La plus récente, installée au-dessus de la première, est celle d'un enfant, en position fœtale, inhumé lui aussi dans un coffre de bois. L'identité des deux personnes demeure inconnue à ce jour. Il est néanmoins possible d'y reconnaître deux

**Fig. 3**  
La sépulture  
retrouvée dans la  
grotte et le four à  
chaux au nord



membres de la famille propriétaire des lieux jusqu'en 1770. Les Favier sont protestants, or il leur est interdit d'avoir un cimetière jusqu'en 1787. Ils n'ont d'autre possibilité que d'enterrer leurs morts dans les jardins de leurs propriétés, les cours et les caves de leurs maisons, voire, comme ici, dans des pièces liées à leur activité professionnelle.

#### V-II-III

#### Des céramiques au goût du XVIII<sup>e</sup> siècle (ML, LV)

Les rebuts d'atelier qui comblaient la grotte et ses diverticules jouxtant l'atelier Favier, ainsi que les céramiques écrasées sur le sol, fournissent une image inédite jusque-là, des productions montpelliéraines de toute évidence plus tardives. Le nouveau répertoire reste cependant très partiel, car il a été recueilli dans des sondages et a fait d'autre part l'objet d'un pillage clandestin qui nous prive d'une partie des renseignements. Cette production, dont on ne connaît pas les fours sur l'emprise de la fouille, pourrait être attribuée aux nouveaux locataires de la parcelle, soit le faïencier Claude Rolland originaire de Nevers, et installé après ses deux mariages successifs à Montpellier en 1713 et 1719 soit sa veuve après 1742.

Les proportions des différentes catégories de céramiques tout comme les types identifiés montrent que la céramique commune glaçurée ou sans revêtement est en proportion équivalente à celle en faïence à pâte fine. Le matériel d'enfournement, peu abondant, associe des cazettes à clous et des rondeaux criblés de perles d'émail, ce qui confirme leur usage pour la vaisselle en faïence.

#### La faïence ordinaire

L'évolution des faïences à pâte très fine est nettement perceptible car dans ces dépôts le nombre des faïences achevées, monochromes blanches ou peintes en bleu et/ou en brun, est beaucoup plus élevé que celui des biscuits. Le soin apporté au tournage s'observe bien sur les biscuits, remarquables par la finesse de la paroi, atteignant parfois la minceur d'une coquille d'œuf. Cette qualité paraît moins évidente sur les pièces achevées qui, après la pose de l'émail, se sont alourdies.

Les vaisselles rejetées sont pour la plupart invendables et pour cause ! Parmi les défauts observés, le premier découle d'une montée en température excessive. Leur pâte friable ou pulvérulente est recouverte d'émail fondu, cloqué, formant des cratères et bulles résultant de la fusion de l'émail. Dans le second cas l'émail a viré au bleu noir, indiquant une réduction dans la phase finale de la cuisson. Tous ces indices témoignent des difficultés rencontrées par les artisans et d'une mauvaise maîtrise de la conduite du feu.

Le répertoire est bien diversifié. On dénombre encore quelques piluliers en émail blanc gris ou en biscuit dont la forme s'est élargie à la base avec un pied nettement dégagé et creusé (pl. I n° 23077, 22725). Ils sont déclinés en plusieurs tailles de 6 cm à 9,5 cm de haut mais il existe aussi un grand modèle en biscuit de 12 cm de diamètre et dont la hauteur peut-être restituée aux environs de 28 cm. La carène d'un albarello émaillé a conservé un décor bleu (pl. I n° 22646) tandis que la base d'un autre, en émail gris, révèle un traitement de feuillages ou ferronneries peints en bleu et soulignés de deux filets bruns. Un bec tubulaire scandé de bandes bleues et un pied ou couvercle en rayons évoquent la forme d'une chevette (fig. 1). Des fonds en disque à talon appartiennent à des pots canon blancs et un petit couvercle en biscuit percé de deux trous pouvait assurer la fermeture d'un pot d'apothicairerie. Un grand col à bord déversé suggère le haut d'un pot de montre.

Les plats à barbe, à large aile échancrée en arc de cercle et dont la coupe profonde repose sur un pied annulaire, ont conservé des motifs peints difficilement lisibles à cause de la réduction de l'émail. Mais on perçoit toute la liberté des dessins tracés par des coups de pinceaux courbes, ondulés, s'emboîtant pour former des ferronneries ou des frises composées d'une succession d'arcs de cercles accolés et pointés en bleu. Ces motifs d'enca-